



La herencia / L'Heritage

Marie-Célie Agnant

Traducción: Celso Medina

Dibujo: Luis González

Sigrid avait mis un soin particulier à sa toilette, plus que de coutume, devrait-on dire pour être exact. La veille, elle était allée jusqu'à faire l'essai du maquillage, tout comme on essaie un vêtement. Elle avait étudié l'agencement des couleurs, elle avait tracé, effacé, retracé la ligne nette et mince qui ne devait en aucun cas déborder des lèvres. Si par un malheureux hasard – elle n'osait dire une méprise – elle devait, qui sait, se retrouver dans une section réservée aux Noirs, sa tenue et son maintien sauraient leur faire comprendre l'infinie distance qui la séparait d'eux. Elle devait pouvoir leur montrer l'ampleur du gouffre qui existait entre leur vulgarité et sa finesse innée.

Pour cette première sortie au Cotton Club, la perfection relève d'une obligation, se répétait Sigrid. Elle avait flambé ses dernières économies dans l'achat d'une vaporeuse robe en satin noir, quand même extravagante, elle le savait. Mais elle n'avait pas su résister au jabot blanc fait d'organdi, qui semblait dessiner une auréole autour de son visage et mettait si bien en valeur son teint clair. Et puis, ce Cab Calloway en valait bien la peine.

Elle fit la moue en se déhanchant devant le miroir, se retourna, étira un peu plus le trait noir accentuant la ligne sur ses paupières.

Sigrid pone un cuidado particular en su toilette, más que de costumbre, para ser más exacto. En días anteriores, había llegado hasta ensayar su maquillaje, como quien se prueba un vestido. Estudió la disposición de los colores, marcó, borró, remarcó la línea recta y delgada que en ningún caso tendría que desbordar los labios. Si por infortunio- no se atreve a decir error- ella tiene que, quien sabe, conseguirse en una sección reservada a los negros, su atuendo y su comportamiento les hará entender la distancia infinita que la separa de ellos. Tiene que mostrar la amplitud del abismo que existe entre la vulgaridad y su finesa innata.

Para esta primera entrada al Cotton Club, la perfección es una obligación, se repite Sigrid. Ella ha gastado sus últimas economías en la compra de un vaporoso vestido de satén negro, aunque un poco extravagante, lo sabe. Pero no supo resistir a la muselina de organdí, que parece dibujar una aureola alrededor de su rostro, y también valora su tinte claro. Pero es que Cab Calloway vale la pena.

Hace muecas mientras se balancea delante del espejo, se voltea, estira un poco más el trazo negro acentuando la línea de sus párpados.

¡Cuántas noches soñando con un encuentro con

Que de nuits à rêver d'une rencontre avec Calloway. Enjôleur, le sourire du musicien la hantait. Tant de soirées perdues à le guetter à la sortie du club, mais cette Lena Horne ne lui laissait, hélas, aucune chance de pouvoir l'approcher.

Vendredi dernier, blottie sous le porche d'un édifice, elle les vit passer, tous les deux. Enlacés, ils se dirigeaient vers le véhicule de Calloway garé dans une rue parallèle. Dans la pâleur de l'aube, transie de froid, seule, Sigrid avait regagné son logis, le regard fiévreux, un goût de fiel dans la bouche. Toute la journée, elle avait pensé à sa mère, Joséphine. Une colère inapaisable sourdait en elle. Comment se pouvait-il que cette femme si quelconque et si sottre l'ait portée, elle, Sigrid Des Rochants, dans son sein ? Comment était-ce possible, nom de Dieu ? Elle en frémissait. Elle avait pleuré longtemps et mordu ses poings. Pleurs de rage et d'amertume aussi contre cette malédiction héritée de Joséphine, qu'elle disait inscrite sur sa peau.

Elle devait avoir dix ans lorsqu'elle comprit que Joséphine, épouse de son père, respectait l'interdiction qui lui était faite d'accompagner son mari au Cercle Bellevue. Sans jamais broncher, elle avait su s'y conformer. Tous les samedis soir, Joséphine préparait, brossait, repassait les habits de son mari, elle lui cirait même ses chaussures pour qu'il se rende, sans elle, à ce club pour gens de l'élite. Semaine après semaine, Joséphine acceptait sans mot dire cette gifle des mains de son époux. En retour, elle crachait son mépris et sa hargne sur les domestiques, sur la lavandière, sur tous ceux qui, autour d'elle, lui rappelaient ses origines. Elle aurait voulu briser tous les miroirs, Joséphine.

« Mais moi, je n'ai rien d'une Joséphine », se dit Sigrid, tournoyant face au miroir, satisfaite de son image. Elle releva la tête. « Ici, nous sommes à New York, pas sur ce bout d'île où une petite élite ignorante singe ses anciens maîtres. Le Cotton Club a beau se déclarer "White Only", il est écrit que moi, Sigrid Des Rochants, je m'y rendrai pour voir Calloway. Qui sait ? À la fermeture, au petit matin, je serai peut-être la nouvelle passagère qui prendra place à ses côtés dans sa voiture. »

Jetant un dernier coup d'œil au miroir, elle s'humecta le bout de l'index, lissa ses sourcils. Ce geste lui rappela Joséphine, la dureté de son regard ; Joséphine, sa mère, momifiée depuis toujours dans cette réserve affectée qu'elle confondait avec l'élégance. Élégant aussi, le rouge criard dont elle parait ses lèvres, pour accentuer la pâleur incertaine d'une peau généreusement poudrée, ce qui faisait ressortir la moue dédaigneuse qui abandonnait rarement son visage canard.

Sigrid se remémora le cérémonial suranné des longs après-midi au salon familial, une atmosphère de théâtre oppressante et quelque peu hystérique. « Ce sont les plaisirs dignes de notre rang, les nourritures de l'esprit », susurrerait Joséphine en feuilletant distraitements un ouvrage sur l'art

Calloway! Seductora, la sonrisa del músico la persigue. Tantas tardes desperdiciadas viéndolo salir del club, pero esta Lena Horne no deja, lamentablemente, ninguna posibilidad de acercarse a él.

El viernes pasado, refugiada bajo el porche de un edificio, los vio pasar a los dos. Abrazados, caminaron hacia el vehículo de Calloway estacionado en una calle paralela. En la palidez del alba, tiritando, sola, Sigrid volvió a su casa, con los ojos febriles y un sabor amargo en la boca. Durante todo el día pensó en su madre, Josephine. Una ira infinita se apodera de ella. ¿Cómo podía ser que esa mujer tan ordinaria y tan estúpida la hubiera llevado a ella, Sigrid Des Rochants, en su vientre? ¿Cómo era eso posible, por Dios? Temblaba. Había llorado durante mucho tiempo y se mordía sus uñas. Lloro de rabia y amargura por esa maldición heredada de Joséphine, que ella decía tiene en su piel.

Debía tener diez años cuando comprendió que Joséphine, esposa de su padre, acataría la prohibición que le había hecho de acompañarlo al Cercle Bellevue. Sin jamás rebelarse, había aprendido a resignarse a eso. Todos los sábados por la noche, Joséphine, cepillaba y planchaba la ropa de su marido, incluso le lustraba sus zapatos para que se luciera, sin ella, en ese club para gente de élite. Semana tras semana, Joséphine aceptaba sin chistar esta bofetada de su marido. Para desquitarse, ella escupía su desprecio y su odio sobre las criadas, sobre la lavandera, sobre todos aquellos que, alrededor de ella, le recordaban sus orígenes. Hubiera querido romper todos los espejos, Joséphine.

« Pero yo no tengo nada de Joséphine », se dice Sigrid, contoneándose frente al espejo, satisfecha de su imagen. Levanta la cabeza. « Aquí en Nueva York, no en ese extremo de la isla donde una pequeña élite ignorante imita a sus viejos amos. El Cotton Club tuvo a bien decretar, "White Only", pero está escrito que yo, Sigrid Des Rochants, iré a ver a Calloway. ¿Quién sabe? Al cierre, en la madrugada, seré quizás la nueva pasajera que se sentará a su lado en su coche. »

Lanzando su último guiño al espejo, se humedece la punta de los dedos, alisa sus cejas. Ese gesto le recuerda a Joséphine, la dureza de su mirada; Joséphine, su madre, momificada desde siempre en ese reservorio ridículo que ella confundía con la elegancia. Elegante también, el rojo chillón con el que adorna sus labios, para acentuar la palidez incierta de la piel generosamente empolvada, que resalta el gesto desdenoso que rara vez abandona su rostro aplastado.

Sigrid recuerda la ceremonia anticuada de las largas tardes en el salón familiar, una atmósfera de teatro deprimente y un poco histérico. « Estos son los placeres dignos de nuestro rango, el alimento del espíritu », susurraba Joséphine hojeando distraídamente un libro sobre el arte de la hospitalidad, después de haber despedido a las últimas acompañantes- que habían pasado la velada haciendo

de recevoir, après avoir raccompagné les dernières visiteuses – qui avaient passé quelques heures à faire étalage de leur savoir et à échanger les derniers potins. Elle vérifia une fois de plus le fermoir de sécurité que Joséphine avait pensé faire ajouter au collier de perles, ces perles choisies pour elle par Joséphine, comme son rang dans le monde, désigné par le destin. Joséphine prononçait rang social ; elle avait élaboré une théorie des plus savantes sur les escaliers de la société, que l'on montait ou descendait au gré des alliances et des mésalliances. On aurait cru, à sa manière d'appuyer sur la dernière syllabe, que le mot social traînait six fois la consonne finale.

Dans ce remous de pensées confuses, Sigrïd se mit à dresser l'inventaire de cet héritage hétéroclite qui était le sien, cet héritage qu'elle n'avait pu abandonner sur l'île. Elle l'avait mis dans ses bagages pour en faire usage comme outil de survie dans cette jungle qu'était New York à la fin des années cinquante.

Elle se dirigeait vers l'arrêt du taxi, alors que ses pensées la halaient loin, bien loin. Elle se revit petite fille, désinvolte et curieuse. Il fallait souvent que l'on vienne la quérir, la nuit tombée, dans la cahute d'un pêcheur ou face à l'étal d'une marchande de poissons frits qui gagnait sa croûte sur le trottoir, à la lueur d'une lampe à pétrole. Joséphine se faisait un plaisir d'accourir en personne, une occasion de plus d'exhiber sa cruauté opiniâtre. De loin, badauds et clients la voyaient arriver. « Ça va puer le soufre », disaient-ils, haussant les épaules. Sitôt qu'elle l'apercevait, sa mère se mettait à la houspiller : « Que tu as le sang sale ! Nom de Dieu, que tu as le sang sale ! Pourquoi, mais pourquoi ne peux-tu garder ton rang ? » éructait Joséphine, en levant les mains au ciel. Folle de rage, elle poursuivait : « Qu'ai-je fait au Créateur pour qu'Il me punisse de la sorte ? » Joséphine la traînait sans ménagement jusqu'à la maison ; elle la flanquait de force dans un bain parfumé de feuilles d'orange et de mélisse. Joséphine lui frottait la peau comme si elle voulait en faire surgir une autre, plus claire, beaucoup plus claire. Elle l'étrillait ainsi jusqu'à ce que son corps se zèbre de marques violacées.

Sigrïd suffoquait, demandait grâce. « Est-ce de notre faute si ces gens-là ne sont que ce qu'ils sont ; sommes-nous responsables du fait qu'ils ont moins d'intelligence que ces ânes qu'ils poussent devant eux ? », clamait Joséphine, insolente, sans pitié. Sa voix énonçait des verdicts, prononçait des sentences. La plupart du temps, souvent avec un grognement, le père renchérisait.

Le père semblait content de son sort, sinon de son rang. Il fréquentait le cercle Bellevue, où il n'emmenait jamais Joséphine. Elle n'osait pas s'en plaindre. Le père bombait le torse, récitait des vers ; on l'appelait Maître. Il se voulait l'égal de Dieu, malgré son teint caramel, mais il était riche et avait les yeux bleus. Il avait fait sa part en épousant cette femme de la campagne qu'il avait hissée au pinacle

alarde de su saber y de los últimos chismes. Ella verifica, una vez más vez más, el broche de seguridad que Joséphine había hecho ajustar al collar de perlas, esas perlas elegidas para ella, por Josephine, para resaltar su rango en el mundo, signado por el destino. Joséphine pronunciaba rango social; había elaborado una teoría de lo más erudita sobre los escalones de la sociedad, que se subían o se bajaban según las alianzas y las uniones entre rangos dispares. Se hubiese creído, por su manera de pronunciar la última sílaba, que la palabra social arrastraba seis veces la consonante final.

En este remolino de pensamientos confusos, Sigrïd se pone a hacer un inventario de esta abigarrada herencia suya, herencia que no ha podido abandonar en la isla. La ha guardado en su equipaje para usarla como herramienta de supervivencia en esta jungla que es Nueva York a fines de la década de 1950.

Se dirige a la parada del taxi, mientras sus pensamientos la arrastran muy lejos. Se ve a sí misma como una niña, desenvuelta y curiosa. A menudo tenían que buscarla, al anochecer, en la cabaña de un pescador o frente al puesto de un comerciante de pescado frito que se ganaba la vida en la acera, a la luz de una lámpara. Josephine prefería venir en persona, una oportunidad más para exhibir su implacable crueldad. Desde la distancia, espectadores y clientes la veían llegar. “Va a apestar a azufre”, decían, encogiéndose de hombros. En cuanto la veía, su madre empezaba a regañarla: “¡Cuánto has ensuciado la sangre!” Por Dios, ¡Cuánto la has ensuciado! ¿Por qué, por qué no puedes cuidar tu sangre?», sollozaba Joséphine, levantando las manos al cielo. Loca de rabia, proseguía: «¿Qué he hecho Dios mío para me castigues así?» Josephine la arrastraba sin piedad hasta la casa; la ponía a la fuerza en un baño perfumado de hojas de naranjo y de melisa. Joséphine le frotaba la piel como si quisiera hacer surgir otra, más clara, mucho más clara. Así la estrujaba hasta que su cuerpo parecía una cebrá, con marcas violáceas.

Sigrïd sollozaba, pedía piedad. « Es que somos culpables de que esa gente sea lo que son? ¿Somos responsables de que sean menos inteligentes que los asnos que avanzan delante de ellos? », gritaba Joséphine, insolente, sin piedad. Su voz enunciaba veredictos, pronunciaba sentencias. La mayoría de las veces, a menudo con un gruñido, el padre intervenía.

El padre parecía contento con su suerte, al menos con su rango. Frecuentaba el círculo Bellevue, a donde nunca llevó a Joséphine, que no se atrevía a quejarse. El padre sacaba pecho, recitaba versos; lo llamaban el Maestro. Se creía igual a Dios, a pesar de su tez acaramelada, pero era rico y tenía los ojos azules. Había hecho su deber casándose con esta mujer campesina a quien había elevado al pináculo del mundo, de todos los mundos. ¿El mundo? Esta isla, que parecía encontrar su sentido sólo en una sucesión de horrores que databan de la era de la esclavitud y del desconcierto.

du monde, de tous les mondes. Le monde ? Cette île qui paraissait ne trouver son sens que dans un enchaînement d'horreurs datant de l'ère de l'esclavage et dans le désarroi.

Une enfance heureuse ? Sa mère disait l'élever dans le respect, sans pouvoir donner la définition de ce que, pour elle, impliquait ce terme. Si ses parents avaient les moyens de satisfaire tous ses caprices, avait-elle appris très tôt, c'était certainement parce que les dieux tutélaires veillaient sur elle, tranchait Joséphine, jusqu'au jour de l'outrage. L'outrage, celui qui ne s'efface ni ne se rachète.

La voiture parcourut un long boulevard jouxtant Riverside Park, puis elle remonta Broadway et Amsterdam. Sigrid avait, pendant ce temps, remonté le cours de son enfance ; elle avait parcouru, affolée, les chemins de son adolescence et tous les efforts déployés pour faire sienne la passion que nourrissait son père. « La terre, les terres, nos terres », répétait-il avec délectation, son accent empreint d'une sorte de férocité, tandis qu'il fouettait son cheval, le regard à l'abri de son casque colonial. Par la fenêtre ouverte, les voix s'engouffraient en elle : celle du Maître, se mêlant au vent : « Il s'agit de centaines et de centaines d'hectares, tu sais, et tout cela est à toi, à toi seule. » La douleur du père n'était pas feinte ; un fils aurait sans doute été beaucoup plus digne de tout cet héritage, un fils n'aurait pas pensé à une romance abjecte avec un travailleur aux pieds nus. Il aurait, le front haut, engrossé quelques femmes, pondu quelques bâtards qui, plus tard, auraient sans aucun doute expié à sa place. À croire qu'une fraternité secrète les unissait au Tout-Puissant.

Sigrid revit le soleil, implacable, et se rappela les coups de fouet et leurs morsures sur sa peau ; son corps qui s'éveillait, impatient, sous le regard de ces jeunes gens couverts de sueur, dans ces champs que le Maître l'obligeait à parcourir à sa suite. Elle entendait aussi la voix de Joséphine, ces mots irrévocables : « N'oublie pas, tu es la fille d'un notable, un notable, le sais-tu ? » Sa mère ne connaissait jamais le doute, sa voix aigre raclait jusqu'à l'os son existence, elle raclait ses chagrins, ses plaisirs, écorchait jusqu'à son âme. Elle avait bien fait de prendre un taxi. Pour rien au monde elle n'aurait voulu se retrouver dans le métro à une heure aussi tardive, même lorsqu'elle se répétait les maximes de Joséphine : « Les Noirs, aux États-Unis, ne vivent pas comme nos gens de "l'en-dehors", totalement hors du temps. Ils ont pris le temps de devenir civilisés ! », pérorait-elle avec cet air savant et ce ton irrévocable qu'elle empruntait dans l'espoir de clore le bec à certaines péronnelles.

Sigrid eut tout à coup l'impression d'évoluer dans un songe, elle flottait dans un magma de sensations ; elle était irréaliste, elle n'existait pas, il n'y avait que les souvenirs. Ils étaient là, vivants. Le présent, cette douleur atroce, tout cela n'était qu'un cauchemar. L'enseigne du Cotton Club scintillait et semblait un avertissement ou peut-être une menace, mais elle n'avait certainement rien compris. Elle

¿Una infancia feliz? Su madre decía haberla criado en el respeto, sin poder dar la definición de lo que, para ella, implicaba ese término. Si su familia tenía los medios para satisfacer todos sus caprichos, lo había aprendido muy temprano, sin duda, era porque los dioses tutelares la cuidaron, dijo Josephine, hasta el día del ultraje. Indignación, que no se desvanece ni se redime.

El coche hace un largo recorrido del bulevar adyacente a Riverside Park, luego sube a Broadway y Ámsterdam. Sigrid ha recorrido, durante este tiempo, su infancia; ha recorrido, aterrorizada, los caminos de su adolescencia y todos los esfuerzos desplegados para hacer suya la pasión que alimentaba su padre. «La tierra, las tierras, nuestras tierras», repetía con deleite, su acento impregnado de una especie de ferocidad, mientras azotaba a su caballo, la mirada al abrigo de su casco colonial. Por la ventana abierta, las voces en torbellino la aturdían: la del Amo, mezclándose con el viento: «Se trata de centenares y centenares de hectáreas, ya sabes, y todo esto es tuyo, sólo tuyo.» El dolor del padre no era fingido; podría decirse que un hijo habría sido mucho más digno de toda esa herencia, un hijo no habría pensado en un romance abyecto con un trabajador descalzo. Habría, con orgullo, embarazado a algunas mujeres, engendrado unos bastardos que, más tarde, sin duda habrían expiado en su lugar creyendo que una hermandad secreta los unía al Todopoderoso.

Sigrid revive el sol, implacable, y recuerda los latigazos y los moretones sobre su piel, su cuerpo se despertaba, impaciente, bajo la mirada de estos jóvenes cubiertos de sudor, en los campos porque el Amo los obligaba a seguirlo. Escuchaba también la voz de Joséphine, esas palabras irrevocables: « No lo olvides, eres la hija de un notable, un notable, ¿lo sabes? » Su madre no conocía nunca la duda, su voz áspera raspaba hasta los huesos su existencia, raspaba sus penas, sus placeres, despellejaba hasta su alma.

Ella ha hecho bien en tomar un taxi. Para nada en el mundo ella hubiese querido conseguirse en el metro a una hora tan tardía, aunque se repetía las máximas de Joséphine: « Los negros, en los Estados Unidos, no viven como nuestra gente "en las afueras", totalmente fuera de hora ¡Ellos han tenido tiempo para civilizarse! », decía con ese aire de sabia y ese tono irrevocable que toma prestado del esposo con la esperanza de cerrarle la boca a ciertos personajillos.

Sigrid tiene de repente la impresión de estar en un sueño, flotando en un magma de sensaciones; es irreal, no existe, no hay en ella sino recuerdos. Están allí, vivos. El presente, este dolor atroz, todo esto no es sino una pesadilla. El aviso del Cotton Club parpadea y parece una advertencia o quizás una amenaza, pero no comprende realmente nada. Sabrá que está tendida sobre el asfalto: hay algunos guijarros bajo sus codos o bajo su espalda. Está demasiado adolorida para gritar. Alza a duras penas una esquina de su párpado izquierdo; el ojo derecho parece demasiado amoratado.

sut qu'elle était étendue sur le macadam : il y avait quelques cailloux sous ses coudes et sous ses omoplates. Elle avait trop mal pour crier. Elle souleva à grand-peine un coin de sa paupière gauche ; l'œil droit semblait trop amoché. Elle sentit un liquide tiède dans son cou, elle le sentit ruisseler dans les plis de sa chair. Elle tressaillit. De tous côtés, des regards d'inquiétude et de stupéfaction étaient fixés sur elle.

Malgré la brume qui emplissait lentement son cerveau, Sigrid se surprit à énumérer : « Méticuleuses et savantes tactiques de dissimulation, encroûtement tenace dans la médiocrité des petites sociétés secrètes, rapports malsains avec l'autre monde » – ceux que Joséphine désignait par « ces gens de l'en-dehors ». Faiblement, elle marmonnait : « Rapports corrodés par le mépris, entravés par la méfiance. » Voilà, se dit-elle, amère, ils m'ont toujours nourrie de ces fables grossières, mensonges pathologiques sur une soi-disant supériorité, présentée tel un patrimoine fabuleux. Mes droits inaliénables en tant que fille légitime d'un homme dont le père était issu de la haute bourgeoisie de l'île, bourgeoisie assise et bien assise, qui avait fait ses armes et acquis ses droits en se battant pour l'indépendance de ce pays aux côtés de valeureux généraux. « Ne t'avise jamais de perdre la conscience de ce droit », semblait la mettre en garde Joséphine. Un droit qu'elle, Joséphine, avait acquis par la porte de service avec, dans son baluchon, son patronyme et son lignage obscurs, instruments de torture dont se servaient allègrement les membres de la société secrète. Son tourment, ce coup dur du destin : un teint pas assez dilué ! Des bras aux muscles saillants la soulevaient, des voix hurlaient des ordres : « Par ici, comme cela. » « Le St. John's Hospital ne l'acceptera jamais ! » criait l'un. « Ils vont la laisser crever sur le trottoir ! »

Combien de fois vais-je devoir expier ? se demanda-t-elle avant de fermer les yeux, épuisée. En guise de réponse, sa mémoire lui rejoua la scène. Celle que Joséphine désignait comme crime et avilissement, mais qui n'était qu'un incident dont l'incongruité n'en diminuait pas moins la banalité ; tout au plus l'œuvre d'une jeune fille désœuvrée. Le jeune homme se nommait Charles, qu'il prononçait Châle, comme pour parler de cette pièce d'étoffe dont les femmes se couvrent les épaules. Cette prononciation enrageait Joséphine. Sigrid s'était promené nue sous le regard de Charles, qui, à maintes reprises, le lui avait demandé. « Rien que deux minutes, suppliait-il, juste pour voir. » Les gouttes de sueur perlaient sur son front, sa peau couleur nuit brillait, dégageant une délicieuse odeur de feuillage et de terre sèche. Il la désirait sans doute, en dépit de son prénom royal et de son héritage princier. Sigrid avait vu son désir, palpable, nu et si âpre. Il la voulait dans sa case, même en sachant qu'elle était fille de colon, née trois siècles après la fin de l'esclavage, sur cette île où rien n'avait changé dans les rapports entre les gens – les vrais et ceux

Siente un líquido tibio en su cuello, lo siente gotear en el pliegue de su carne. Se estremece. Por todos los lados, las miradas de estupefacción están fijadas en ella.

A pesar de la bruma que llena plenamente su cerebro, Sigrid se sorprende describiendo lo que siente: « Meticulosas y sabias tácticas de disimulo, costra tenaz en la mediocridad de pequeñas sociedades secretas, relaciones malsanas con el otro mundo » – las que Joséphine designaba por “esta gente de afuera”. Débilmente, murmura: « Relaciones corroídas por el desprecio, entrabadas por la desconfianza. ». Allí, se dice con amargura, ellas me han alimentado siempre de estas fábulas groseras, mentiras patológicas sobre supuesta superioridad, presentada como una herencia fabulosa. Mis derechos inalienables en tanto que hija legítima de un hombre cuyo padre había salido de la alta burguesía de la isla, burguesía asentada y consolidada, que había guerreado y adquirido sus derechos batallando por la independencia de este país al lado de los valerosos generales. « No te atrevas nunca a perder la conciencia de este derecho », le advertía a Joséphine. Un derecho que ella, Joséphine, había adquirido por la puerta de servicio con, en su bulto, su apellido y su linaje oscuro, instrumento de tortura de los que se servían alegremente los miembros de la sociedad secreta. Su tormento, este duro golpe del destino: ¡una tez insuficientemente diluida!

Brazos con músculos salientes la levantan, voces gritan órdenes: «Por aquí, así. » « ¡El St. John's Hospital nunca la aceptará! », gritaba uno. « ¡La van a dejar morir en la acera! »

¿Cuántas veces tendré que pagar esta penitencia? se pregunta antes de cerrar los ojos, agotada.

En respuesta, su memoria reproduce la escena. Aquella que Joséphine designaba como crimen y degradación, pero que no era sino un incidente cuya incongruencia no disminuía menos la banalidad; a lo sumo, obra de una joven ociosa. El joven se nombraba Charles, a quien llamaban Chale, como para hablar de esta pieza de ropa con la que las mujeres se cubren las espaldas. Esta pronunciación enfurecía a Joséphine. Sigrid se paseaba desnuda bajo la mirada de Charles, que, repetidamente se lo había pedido. « Nada más dos minutos, suplicaba, justo para ver. ». La gotas de sudor perlaban su frente, su piel color noche brillaba, desprendiendo un delicioso olor a follaje y a tierra seca. Él la deseaba sin duda, a pesar de su nombre real y de su herencia principesca. Sigrid había visto su deseo, palpable, desnudo y tan áspero. Él la quería en su cabaña, incluso sabiendo que ella era hija de colonos, nacidos tres siglos antes del fin de la esclavitud, sobre esta isla donde nada había cambiado en las relaciones entre la gente- los reales y que ellos llamaron gente, o más comúnmente, los de “afuera”. Ella lo había conseguido irresistible a causa de ese deseo.

Esta historia, que no era la única, había dado la vuelta a

qu'ils appelaient ces gens-là, ou, plus communément, ceux de « l'en-dehors ». Elle l'avait trouvé irrésistible à cause de ce désir.

Cette histoire, qui n'en était pas une, avait fait le tour de l'île. Pour la punir – Joséphine prétendait que c'était pour la forcer à choisir –, on l'avait expédiée à New York. Cependant, depuis son arrivée, elle se sentait engagée dans un marathon insensé, vers un état de nudité dont elle découvrait à présent toute l'horreur. Engluée dans son brouillard, Sigrid sentit qu'on prenait son pouls ; des mains tâtaient son corps, devenu l'objet premier de la condamnation. Sous les draps rêches, elle se sentit frissonner, car elle était tellement nue ; nue dans son exil, nue dans sa peau, nue dans son cerveau farci d'horreurs depuis l'enfance, nue dans l'incommensurable bêtise du monde. « Ceux qui l'ont attaquée ont pris soin d'aller à la racine des cheveux. Ils sont ainsi sûrs de ne pas se tromper. Il y a aussi une autre entaille profonde au cou. » Elle ouvrit un instant les yeux. Celle qui parlait avait la peau aussi noire que celle de Charles. Elle sentit ses mains moites sur son corps. Elle ne pouvait pas répondre, mais elle se sentait lentement revenir à elle, car elle entendait tout.

« Comment pouvait-elle espérer se faire servir au Cotton Club ? » demanda quelqu'un d'autre. « Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ? Elle ne sait pas qu'ici, l'œil de chacun est exercé à reconnaître le pourcentage de sang noir dans les veines de chacun ? Pauvre petite ! » Sigrid pensa un instant qu'il aurait mieux valu qu'elle soit morte. Elle aurait ainsi échappé à cette nudité absolue. Elle ferma les yeux, décidée à expier pour tous les siècles d'inhumanité et de bêtise.

la isla. Para castigarla, Josephine afirmó que para obligarla a elegir la habían enviado a Nueva York. Pero después de su llegada, se sentía como si estuviera en un loco maratón, marchando hacia un estado de desnudez que ahora estaba descubriendo con horror.

Atrapada en su niebla, Sigrid siente que le toman el pulso; unas manos palpan su cuerpo, convertido en el principal objeto de la condena. Bajo las ásperas sábanas, siente un escalofrío, porque está tan desnuda; desnuda en su exilio, desnuda en su piel, desnuda en su cerebro atiborrado de horrores desde la niñez, desnuda en la inconmensurable estupidez del mundo. “Los que la atacaron se cuidaron de llegar hasta la línea del cabello. Por tanto, seguro que no se equivocaron. También hay otro corte profundo en el cuello”. Abrió los ojos por un instante. El que habla tiene la piel tan negra como la de Charles. Siente sus manos sudorosas sobre su cuerpo. No puede responder, pero se siente lentamente volver en sí, porque escucha todo.

« ¿Cómo podía ella esperar que la atendieran en Cotton Club? », pregunta alguien. « ¿Qué diablos estaba pasando por su cabeza? ¿No sabe que aquí, el ojo de cada quien está entrenado para reconocer el porcentaje de sangre negra en las venas de cada uno? ¡Pobre niña! »

Sigrid piensa un instante que habría sido mejor que ella hubiese muerto. Al menos así hubiese podido escapar a esta intemperie absoluta. Cierra los ojos, decidida a expiar por todos los siglos de deshumanización y de estupidez.